

# I

## LE P... DE MADELEINE

*Mai 1937*

Petite cause, grands effets : c'est une banale fuite du toit à l'église de Warfignasse qui fut à l'origine du scandale. Un scandale que l'on ne devait plus appeler que « l'affaire du phallus de Madeleine », par un singulier rapprochement androgyne dont il me faut conter ici les tenants et les aboutissants. J'ai en effet entendu à propos de cette ancienne et pénible histoire toute chose et son contraire, le pire plus souvent que le meilleur, hélas, de sorte que je crois de mon devoir d'éviter tout déshonneur à un village qui m'est cher.

Comme chacun sait, l'église de Warfignasse, une des fiertés de la Hesbaye namuroise, rassemble des témoignages de toutes les époques de l'architecture religieuse, des chevets en berceau et de la voûte en cul de four du premier âge roman jusqu'aux mièvreries sulpiciennes, qui ont envahi chœur et vitraux aux périodes les plus récentes. Il se fait que cette année-là, les pluies de mars avaient tant ruisselé sur l'antique toiture de l'église que l'eau avait percé le plafonnage et que de vraies larmes venaient aux yeux des angelots voletant autour de la Vierge en majesté peinte au plafond, avant de s'écouler sur le pavement. On avait bien pensé à quelque miracle – les êtres divins pleurent volontiers aux murs des sanctuaires –, mais comme les chérubins eux-mêmes

semblaient perdre leurs belles couleurs et se désagréger, on dut en revenir à de plus prosaïques constats : il fallait d'urgence rajuster et remplacer quelques ardoises.

L'entreprise Colot et fils, établie à Gochenée, intervint avec le zèle qui faisait sa réputation depuis deux générations et tout en serait resté là si l'artisan ne se fût soudain trouvé là-haut nez à nez avec une curiosité statuaire inattendue. Dans la partie la plus ancienne de l'édifice, les modillons soutenant les corniches présentent de vagues formes sculptées, invisibles du niveau du sol, mais un couvreur ne peut manquer d'admirer, les ayant littéralement sous le nez. Or, une de ces figurines de pierre ne se contentait pas de soutenir la saillie de la toiture, à l'image d'Atlas supportant le monde : elle exhibait aussi un sexe de taille énorme, le double de celle de son corps assurément, attribut qu'il pointait sans vergogne vers les campagnes environnantes. L'homme de l'art, d'abord interloqué, éclata bientôt d'un rire tonitruant et ne manqua pas d'ameuter la moitié de Warfignasse. Tous ceux que n'effrayait pas l'idée de se tenir au bout d'une échelle à vingt pieds du sol se firent un devoir d'aller admirer la chose. Ils redescendirent amusés ou effarés, mais unanimes sur un point : ce qu'on voyait là haut était bien un membre viril dans toute sa splendeur ! Un simplet du village avait été emmené par les gendarmes, quelques années auparavant, pour sa manie d'exhiber à la sortie de l'école un engin de même nature, qui pour n'être pas si considérable, n'était pas quant à lui figé dans la pierre. Point question cependant ici d'appeler la maréchaussée : il y avait prescription car, assurément, celui qui avait façonné ce Priape n'avait plus mal aux dents depuis bien des siècles. Ah ! si du moins il avait usé à l'époque de grès rouge ou de quelque pierre tendre, le

temps aurait effacé le scandale. Mais non, l'artiste avait sculpté la chose dans une de ces bonnes roches calcaires dont le pays de Namur est prodigue, et qui résistent aux siècles pour le pire et le meilleur.

Il se tint rapidement une sorte de conseil de guerre, conseil informel car on était là aux limites du temporel et du spirituel et s'il fallait rendre à Dieu et à César ce qui revenait à chacun, rien n'était clair quant au ressort de cette délicate affaire. Le premier gêné était le curé. À vrai dire, il semblait tellement embarrassé que sans l'alibi des siècles écoulés, on eût pu le soupçonner d'avoir lui-même sculpté la chose, voire d'avoir servi de modèle. C'est que l'abbé Nanot était un saint homme, timide devant les affaires du monde, ennemi de tout scandale, et il eût volontiers jeûné quarante jours pour éviter cet opprobre tombant sur sa chère église. En revanche, le bourgmestre ne voyait pas là de quoi fouetter un chat ; il prenait cette affaire avec un détachement qui n'allait pas sans clins d'œil entendus et y voyait surtout une occasion de faire montre de sa savante sérénité. S'il n'avait en fait besoin que de peu de punaises pour accrocher ses diplômes, il passait néanmoins pour un homme d'une grande érudition dans ce monde rural, où le certificat d'enseignement primaire constituait un titre précieux. Il était même membre de la Société archéologique de Namur et avait fait graver sur ses cartes de visite la mention de cette qualité, acquise de haute lutte à la troisième candidature.

— Le phallus ailé était très répandu dans le monde romain, prononça-t-il sur un ton sentencieux à l'ouverture de cette séance.

— Monsieur le bourgmestre, je vous en prie ! soupira le curé, joignant les mains et levant les yeux au ciel.

— Celui-ci ne porte pas d'ailes, fit observer l'instituteur.

— Il ne manquerait plus que cela ! gémit l'abbé.

— Et que viennent faire les Romains dans ceci ? renchérit l'échevin Pomponnette.

Celui-ci était en charge des travaux publics, ce qui à Warfignasse se limitait généralement à arracher le cantonnier à ses méditations pour l'inviter à combler de caillasse quelque nid de poule ou à faucher un talus.

— Mon cher Zéphirin, expliqua paternellement le bourgmestre, les Romains ont justement tout à faire en ceci, car les Romains étaient ici partout. La grande chaussée romaine passe à deux pas du village et nos belles campagnes sont couvertes de leurs tombeaux. Or, voyez-vous, poursuivit-il après un silence laissé pour ménager son effet, il est constant...

Ici, le secrétaire communal Picard, qui se prénommaient précisément Constant, sursauta, avant de s'apaiser, comprenant qu'il n'était pas question de lui.

— Il est constant, dis-je, que les pierres sculptées antiques ont été réemployées dans les temps postérieurs, et notamment dans la maçonnerie des églises romanes. Il en est de multiples exemples, et il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que notre bonne vieille église, dont les parties les plus anciennes datent du XII<sup>e</sup> siècle, ait recueilli ce, cette, comment dirais-je ? cet ustensile qui symbolise l'engendrement et la fécondité. Ne voyez là nulle malice...

— N'empêche... murmura l'abbé, que l'on sentait toujours aussi embarrassé de cette insulte aux bonnes

mœurs incorporée dans son église qu'on le serait d'une verrue poilue à la pointe du nez.

— Non, monsieur le curé, une telle représentation, n'avait d'autre vocation que de protéger de la stérilité non seulement les hommes mais aussi les animaux et les cultures !

— Et est-on sûr que ce viril ornement date des Romains ? demanda l'instituteur. Ne peut-on imaginer que le tailleur de pierre qui a fait notre église avait l'esprit espiègle, voire un peu mal tourné, et qu'il a joué cette petite farce aux générations futures en se disant que personne ne le démasquerait, puisqu'à cette hauteur, seuls les oiseaux pourraient voir ce volatile d'une nouvelle espèce ?

Un rire presque général accueillit cette suggestion.

— C'est une autre hypothèse, je vous le concède, répondit le maître, du ton du savant ouvert à la dispute académique.

— Moi, je parie que ce brave ouvrier était trop mal payé et qu'il a voulu se venger, suggéra le nommé Pomponnette, qui professait volontiers des idées sociales avancées.

— N'oubliez pas, conclut l'archéologue amateur, que ce qui nous apparaît aujourd'hui obscène ne l'était pas forcément pour l'époque médiévale.

— Mais qu'en ferons-nous ? gémit l'abbé Nanot.

— Nous laisserons bien sûr là où il se trouve ce témoignage des temps anciens, ce petit joyau de notre patrimoine architectural.

— Mais...

— De toute façon, là où il est, il ne fera de tort à personne, et je vois mal vos paroissiennes grimper au mur

pour aller assouvir leurs passions. Mais c'est votre église, n'est-ce pas, c'est à vous de voir...

Le pauvre curé ne savait que penser. D'abord, les dix commandements tournaient et retournaient en son esprit, et spécialement le second (« Tu ne te feras pas d'idole »), le septième (« Tu ne commettras pas l'adultère ») et le dernier (« Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain ») : les lois divines ne tranchaient donc pas la question tout en s'en approchant un peu, et pour dénouer pareil écheveau, il fallait être évêque, à tout le moins ! Ensuite, ce fut la remarque du bourgmestre quant à la relativité de l'idée d'obscénité au fil des âges qui le poursuivit. Le soir même, il examina avec la plus grande attention un gros ouvrage consacré à la sculpture romane, livre qu'il avait reçu d'un vieil oncle à son ordination, et qu'il avait laissé se charger de poussière sans jamais le lire vraiment. Il fut surpris de voir que les artistes avaient bien souvent évoqué le péché, mais surtout qu'ils l'avaient représenté avec une indulgence confinante à la sympathie. Certes, la Luxure n'avait jamais bonne mine, avec son visage tordu de souffrance et de remords, son torse émacié où pendaient, lamentables, des seins desséchés le plus souvent sucés par des serpents ou des crapauds. Mais à côté de cela, combien de virils attributs exhibés dans une majesté triomphante propre à faire pâlir de honte un pauvre curé de campagne, combien de couples plongeant dans la fornication, non avec la vergogne et la confusion qu'on serait en droit d'attendre de tels excès, mais avec une sorte de tendresse et même de joie indécente !

L'abbé ne dort pas de la nuit. Que ferait-il de cet infâme objet ? Au lieu de l'amollir, le manque de sommeil

le mit bientôt dans un indicible état d'excitation. Peu avant l'aube, une sainte colère s'empara de ce petit homme timide : Jésus chassant les marchands du temple et Jacob combattant avec l'ange au gué du Yabboq n'en avaient pas eu avant lui de plus saintes ni de plus terribles. Alors que les premières lueurs de l'aube rosissaient à peine la campagne, il courut à l'appentis appuyé au presbytère, où il savait trouver une vieille échelle, empoigna celle-ci et l'appuya au mur d'église. Les degrés n'arrivaient pas à la corniche, loin s'en fallait, et les traverses de bois paraissaient bien fragiles, vermoulues sinon branlantes : qu'importe, la Providence veillerait sur lui dans une mission aussi sacrée, au besoin elle le soutiendrait et le déposerait sans mal sur le sol, faisant au besoin de sa soutane un parachute. Un marteau à la main, il s'élança à l'assaut de cette forteresse de l'impiété. Et Dieu – grâce lui soient rendues ! – le soutint dans son effort, car non seulement le saint homme ne tomba ni même ne trébucha, mais il fit mieux : juché sur le dernier échelon, accroché d'une main au bord de la corniche, il empoigna de l'autre son gros marteau, et d'un seul coup d'un seul, il expédia dans les airs le *corpus delicti*. L'indécent phallus décrivit une parabole parfaite avant d'aller rouler plus bas, plus loin, sur le sol du chemin. Éveillé en sursaut, le coq de la plus proche ferme poussa son premier chant, d'abord enroué, puis avec ce qu'il fallait de triomphal, comme pour célébrer cette victoire de la décence sur l'impudicité, de la vertu sur le vice.

Outre sa statuaire équivoque, l'église de Warfignasse était pourvue de noires et grimaçantes gargouilles, et s'il était au village une personne qui n'eût en rien déparé au

nombre de celles-ci, c'était bien Madeleine Hauburnale, laquelle exerçait au jubé ses talents de chante-organiste. C'était une vieille jeune fille, vierge irréprochable depuis les premiers temps de la Belgique qui l'avaient vue naître, vestale ancestrale autant qu'antique. Des figures de chimères et autres êtres de pierre monstrueux qui crachaient l'eau des toitures, elle avait le teint gris et l'effrayante disgrâce. Elle y ajoutait un système pileux exubérant et des vêtements d'un autre âge, généralement noirs, violets aux jours de fête carillonnée, et qui tous exhalaient de rances effluves que ne pouvaient masquer les torrents de « Soir de Paris », son eau de toilette favorite, dont elle s'aspergeait chaque matin.

Depuis des générations, Madeleine assurait donc l'animation de tous les offices, messes basses, grand-messes, vêpres, Te Deum, mais elle trouvait sa pleine mesure aux messes d'enterrement, entonnant « Sur le seuil de ta maison » d'une voix plaintive qui arrachait des larmes aux mécréants les plus endurcis. Elle n'avait en ses œuvres d'autre soutien musical que l'antique harmonium, dont les soufflets rapiécés résumaient les vicissitudes de l'église du village : la plus large rustine rappelait ainsi les festins d'une souris mélomane, qui à la fin du siècle précédent s'était intéressée aux dessous de l'engin. Qu'importe : si l'un ou l'autre jeu avait rendu l'âme, le criard organe de la chanteuse suppléait depuis toujours aux faiblesses de l'instrument, dont il noyait les asthéniques velléités harmoniques sous de perçants répons.

Inutile de dire que la demoiselle Hauburnale ne quittait guère l'église que pour rentrer dormir chez elle, dans un sombre galetas attendant au presbytère. Comme Quasimodo à Notre-Dame, elle y était toujours invisible et toujours présente. On ne pouvait mettre un pied dans son



domaine sans se trouver nez à nez avec elle au moment où l'on s'y attendait le moins, toujours affairée, renouvelant des fleurs à la croisée du transept ou époussetant les saints de plâtre de la chapelle latérale ; elle vouait d'ailleurs une affection particulière à un saint Roch affligé d'un puissant strabisme, qu'un curé du lieu avait jadis grâce à cette infirmité pu acquérir à bas prix, et qui recueillait sans doute en ce lieu davantage de prières qu'ailleurs aucun de ses frères mieux finis que lui.

La vieille fille s'était émue de l'agitation soudaine faite autour de sa chère église. Timide, elle avait regardé de loin tous ces messieurs qui discutaient autour de l'échelle sans oser approcher ni poser de question. Elle avait bien entendu de loin répéter le mot « phallus », mais n'avait bien sûr aucune idée de ce que pouvait être un phallus. Elle n'avait jamais vu la chose, ni même supposé son existence. Certes, familière de la vie à la campagne, elle avait déjà surpris dans les pâtures les brusques mouvements de l'accouplement, elle y avait même deviné la nature et les aboutissements du péché de chair, mais de là à imaginer que de pareilles choses pussent exister chez les plus nobles créatures du bon Dieu, c'était un pas qu'elle n'avait pu franchir et elle était bien résolue à laisser ces mystères hors du champ d'une conscience soigneusement bordée par les fleurs de la pureté.

Or donc, ce matin-là comme tous les matins, Madeleine Hauburnale s'était levée aux aurores. Elle avait relancé le feu de son petit poêle, empli la bouilloire pour sa chicorée quotidienne, et en attendant que l'eau fût chaude, était sortie pour sa première visite à l'église, histoire de voir si saint Roch avait passé une bonne nuit et si la loupiote montait toujours bien sa garde vacillante à côté du tabernacle. Quelle ne fut pas sa surprise de voir

déjà l'abbé Nanot arpentant le chemin et semblant remuer les buissons. Déconcerté par cette matinale apparition, celui-ci prit un air faussement dégagé, et la pénombre cacha heureusement la rougeur qu'il sentit monter à ses joues.

— Bonjour, monsieur le curé, dit la vieille fille, serait-il que vous cherchez quelque chose à cette heure ?

— Non, ma bonne Madeleine, ce n'est rien, je prenais l'air, balbutia-t-il avant de regagner en hâte le presbytère.

La vieille fille esquissa promptement un signe de croix – on n'est jamais trop prudent – et alla vaquer à ses matutinales et ecclésiales besognes. Cela ne dura guère, car tout était prêt déjà pour la messe du matin, et elle sortit bientôt. Alors qu'elle pressait le pas, réjouie à l'idée de la jatte bien chaude qui l'attendait, son pied heurta comme un gros caillou. On l'aura deviné : ce n'était point là un galet ordinaire, mais l'objet des palabres de la veille, atterri là au terme de son fatal envol, course aérienne digne de ponctuer des siècles de provocatrice immobilité qui l'avait précédé. Elle se pencha, épousseta la chose, et après un court instant de perplexité, la lumière se fit dans son esprit :

— Jésus, Marie, Joseph, voilà le saint Phallus !

Dans son innocence, elle avait déjà supposé, entendant les discussions de tous ces messieurs, que ce Phallus dont il était tant question ne pouvait être qu'un saint : d'ailleurs cette terminaison latine en *-us* n'était-elle pas un gage sûr de respectabilité dans ce monde sacré où, modestement, elle officiait ? Qui aurait pu deviner quelque malséance dans la seule langue dont usaient les pères de l'église et qui faisait l'ordinaire de la messe ? Voulant cependant éclairer sa lanterne, elle alla consulter le matin même le dictionnaire hagiographique qui trônait

à la sacristie, retenant de sa reliure puissante l'échafaudage branlant de paquets d'hosties non consacrées. *La Vie des saints et des bienheureux ; avec un supplément pour les saints personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament et des divers âges de l'Église (1850)* acheva de la rassurer : elle y apprit que saint Phal, prisonnier de l'armée de Clovis, avait été vendu comme esclave et racheté par saint Aventin, alors évêque de Troyes, qui l'avait fait abbé. Plus de doute donc : la statuette tombée dans la poussière était celle de ce pieux homme arraché par la volonté de Dieu des affres de la servitude pour goûter aux joies méritées du sacerdoce !

Une vocation la prit, un instinct irréprensible de sauver ce pauvre saint de la disgrâce où on voulait le plonger. Pourquoi d'ailleurs une telle déchéance ? Non assurément, c'était là injustice, et elle ferait œuvre pie en lui vouant un culte secret et particulier. Elle ignorait les grâces que saint Phal pouvait prodiguer, car enfin, chacun des bienheureux a sa spécialité, de la scrofule à la découverte des objets perdus, en passant par les maux d'entrailles et les périls de l'orage, mais assurément, cet abbé mérovingien lui assurerait des bienfaits d'autant plus doux qu'elle en ignorait la nature. Elle prit donc la statuette comme on recueille un enfant perdu, et ses soins des premiers jours furent de l'examiner avec une attention maternelle. Assurément, la figure en était grossière. Phal, apparemment, portait l'habit monastique, car bras et jambes étaient cachés sous la lisse douceur d'une pierre qui ne laissait deviner que la vague forme d'un corps. La tête était davantage visible, séparée du corps par un collet remontant à l'arrière, comme si le saint eût porté une écharpe étroitement nouée. Point d'yeux, de nez ou d'oreilles mais un visage effacé, seulement marqué des

deux joues séparées d'un sillon surmonté d'une sorte de fente. Madeleine se perdit en conjectures sur cette face défigurée. Cette strie ne serait-elle pas une sorte de fontanelle destinée à recevoir directement l'esprit saint, ou l'attache de quelque auréole perdue ? Quant à l'absence de tout organe des sens, ce ne pouvait qu'être le stigmate d'un horrible martyr. Les bourreaux de jadis avaient de ces cruautés. Ils avaient arraché jusqu'au bout des seins de sainte Agathe, elle savait cela et avait souvent rêvé à ce martyr avec une horreur mêlée d'équivoque fascination.

Le curé eut beau faire : il ne retrouva jamais le membre mutilé et supposa qu'il avait été emporté par le diable. Quant aux paroissiens, ils virent bien que le modillon litigieux avait été retouché et supposèrent à juste titre que leur pasteur lui avait fait un sort. Après tout, c'était son affaire : charbonnier maître chez soi ! Même le bourgmestre, le seul qui pût attacher quelque prix à cette curiosité historique, ne fit aucun reproche à l'abbé Nanot, car il avait pour principe d'éviter tout geste ou parole qui nuirait à l'harmonie des relations entre l'Église et l'État. Il ne serait plus question de cette affaire : ce fut du moins ce que l'on pensa.

Comme chacun sait, la Fête du Saint-Sacrement se célèbre le jeudi qui suit l'octave de la Pentecôte, mais l'usage autorise que la solennité en soit transférée au dimanche suivant. Depuis des temps immémoriaux, Warfignasse usait de cette licence et après la grand-messe, on y faisait procession solennelle en promenant à travers le village l'hostie nouvellement consacrée. Madeleine Hauburnale avait fort à faire ce jour-là, car non seulement elle devait chanter l'office, mais encore

elle mettait un point d'honneur à dresser un autel devant la porte de sa modeste demeure et à y recevoir la bénédiction au passage du cortège.

Selon le rituel, la procession ne peut se mettre en marche qu'au chant de l'hymne *Pange lingua*. Dès avant *Ite Missa est*, on avait entendu le grincement du pédalier s'activant à gonfler les soufflets. La voix de la chanteuse s'éleva dès la fin de l'office, la première note de l'hymne se posant avec ampleur au sommet d'un audacieux glissando, qui balaya une bonne octave avant de rencontrer le ré timidement suggéré par l'instrument. En matière artistique, il est des jours bénis comme il en est de funestes, et cette Fête-Dieu allait être de ces derniers pour la seule musicienne de Warfignasse : elle le pressentit dès les premières notes, puis une quinte de toux la prit au *Nobis datus*, elle négligea les deux strophes suivantes sans autre forme de procès, pour liquider enfin le *Genitori*, *Genitoque* dans un tempo endiablé, tel l'équilibriste qui se précipite au but sentant la corde se dérober sous lui. Sans être rompus aux secrets de l'harmonie et du contrepoint, les fidèles sentaient bien que les choses n'allaient pas comme l'interprète eût voulu qu'elles allassent. Le curé lui-même lança au jubé plusieurs regards inquiets, mais les meilleures choses ayant une fin, les pires en ont heureusement une aussi : dès l'accord final la chanteuse, qui sans le soupçonner renouvelait, dans tous les sens du mot, la tessiture de « soprano dramatique », dégringola plutôt qu'elle ne descendit l'escalier du jubé et se précipita pour rejoindre le cortège.

La procession de la fête du Saint-Sacrement est une procession générale : tout le clergé séculier doit y prendre part ainsi que les confréries, selon l'usage du lieu. En fait de clergé, Warfignasse n'avait guère que son pauvre

abbé, que suivait une escorte hétéroclite formée des quelques paroissiens attachés à des titres divers au service divin : enfants de chœur, membres de la fabrique d'Église, lecteur et même fossoyeur. La confrérie Notre-Dame de Lourdes avait meilleure allure, marchant au pas sous une banderole blanche et verte brodée de lettres d'or. Jadis, on avait voulu pour la circonstance vêtir des enfants en anges, leur faire répandre des fleurs sur le chemin et porter l'encensoir, mais on avait vu les anges parfois se transformer en démons, renverser la cassolette et chatouiller d'orties les jambes des petites filles, de sorte qu'on avait renoncé à ce raffinement. Ce n'était pas un mince honneur de porter le dais abritant le prêtre et l'ostensoir, aussi les paroissiens les plus dignes se le disputaient-ils. La place la plus en vue était à droite, en avant, aussi vit-on s'y succéder le maieur, le président de la fabrique d'Église et celui de la confrérie Notre-Dame. D'après le Cérémonial des évêques, la bénédiction ne pouvait être donnée qu'à la fin de la procession, mais les paroissiens, qui avaient établi devant chez eux un petit autel orné de tout ce que leur maison comptait de dentelles et d'images pieuses, entendaient bien recevoir leur lot de grâces particulières. Aussi, l'abbé Nanot n'était-il avare ni de giclées d'eau bénite, ni de larges signes de croix. À la chapelle marquant l'entrée du village, sur la grand-route de Namur, on fit une pause plus longue. Le porte-croix et les acolytes restèrent à distance, les porteurs de dais s'écartèrent, un acolyte débarrassa le curé de son huméral, et tandis que celui-ci se mettait en devoir d'encenser d'abondance le Saint-Sacrement sur son reposoir, Madeleine entonna le verset *Panem de caelo*, auquel répondit un vague *Alléluia* de l'assistance. La procession s'était à peine remise en marche que la

pauvre femme se hâtait jusque chez elle de toute la vitesse de ses petites jambes, des jambes aussi grêles que les barreaux de la grille du cimetière : à tout prix, il fallait qu'elle fût à temps quand le cortège arriverait à cette dernière étape, et que tout fût bien en ordre sur son petit autel. Elle y fut bien avant la procession, qui flâna dans les chemins fleuris, musa paisiblement d'un autel à l'autre...

Les processionnaires étaient en sueur quand s'acheva leur périple, et tous, jusqu'au curé, se réjouissaient déjà du grand verre qu'ils avaleraient, une fois que le Saint-Sacrement aurait quitté l'ostensoir pour la fraîcheur du tabernacle. Il ne restait plus qu'un autel particulier à honorer, à vingt pas du portail, dernière étape bien méritée par celle qui avait voué sa vie à l'église du village. L'abbé Nanot souriait déjà paternellement, entendant bien remercier ainsi sa bonne Madeleine pour ses peines de la journée quand tout à coup, il se figea : là, au milieu de fleurs des champs, entre le vieux crucifix de buis et une Vierge souriant benoîtement dans son cartouche rose, trônait un sexe d'homme, non la verge navrante d'un David de Michel-Ange mais un phallus triomphant, propre à faire pâlir d'envie les mâles les mieux membrés du village ! Un enfant de chœur s'empara de l'ostensoir que le prêtre, défaillant, allait laisser choir, tandis que dans les premiers rangs du cortège, des rires gras le disputaient déjà aux gloussements scandalisés. Alors la pauvre vieille fille abaissa pour le baiser sa lippe moustachue vers le gland turgide, qui pointait sa pierre grise vers le ciel d'été :

— C'est saint Phallus, monsieur le curé, dit-elle avec un irrésistible sourire. Je m'en suis occupée. Allons, bénissez-le...